

la république passée, et d'être un obstacle à l'établissement de la république future! On peut nier ce sentiment du peuple et se faire à cet égard de consolantes illusions dans les rangs des républicains; mais cela ne change rien aux choses: la république a toujours conduit au despotisme, parce que le peuple français préfère même les despotismes les plus odieux à la république la meilleure. Il a tort, dira-t-on; c'est possible; mais cela ne détruit en rien cette incontestable vérité. Si Napoléon est tombé, c'est par suite de son incapacité profonde et en vertu de la grâce suprême avec laquelle il a offert son épée au roi de Prusse. L'influence des opinions républicaines n'est pour rien dans sa chute.

Je ne parle point de la République actuelle, parce que je ne sais pas de parler de ce qui n'est que le triste enseignement des faits. Immense anarchie, incapacité absolue, envahissement et déroute de la France, humiliation suprême de ce peuple intelligent et sympathique, qui a si longtemps marché à la tête de l'Europe; voilà le triste tableau qui se dévoile devant nous.

Je sais bien qu'on rejette sur l'Empire tous les désastres d'aujourd'hui; c'est avec raison, sans doute; mais si au milieu de cette foule de parleurs et d'avocats, sans expérience, qui gouvernent la France, ce grand pays aurait eu à sa tête un chef véritable, comprenant ses devoirs et la responsabilité sans bornes qui pesait sur lui, les fautes du passé auraient pu être atténuées, et à l'heure qu'il est, avec une sérieuse organisation, nous verrions cette puissante et riche contrée bien près de prendre sa revanche des revers éprouvés depuis quelques mois. Ce chef viendra-t-il? La République est-elle en mesure de le fournir? — Je ne le crois pas, et j'ai peur que l'avenir ne démontre pas sur ce point mes tristes prévisions.

UN VIEUX LIBÉRAL.

Les opérations électorales ont eu lieu à Paris avec le plus grand calme. L'ordre le plus parfait a précédé à cette manifestation de la volonté nationale. En voyant le calme qui régnait dans toute la ville et le peu d'animation des rues, un étranger ne se serait certainement pas douté que Paris accomplissait l'acte le plus important de la vie politique.

La foule était grande, mais moins considérable cependant que lors des précédents votes. Les abstentions étaient fort nombreuses dans les quartiers riches, notamment dans le faubourg Saint-Germain et dans le faubourg Montmartre. On cite, entre autres, une section où, sur 2,158 électeurs inscrits, 765 seulement ont pris part au vote.

Cette abstention s'explique peut-être par les départs que le siège a provoqués et par l'empressement mis par un grand nombre de personnes à quitter Paris depuis quelques jours: il a été délivré, depuis la signature de l'armistice, environ 140,000 laissez-passer.

En revanche, les quartiers populaires se sont distingués par un grand empressement.

Les mobiles et les soldats de l'armée ont voté dans les casernes ou les baraquements.

Ainsi en évaluant à 350,000 le nombre des électeurs qui ont usé de leurs droits, et cette hypothèse laisse une large part aux abstentions, les scrutateurs ont dû dénombrer un pareil nombre de listes portant 43 noms chacune, ce qui revient à lire à haute voix, à pointer, recenser, et à contrôler le chiffre énorme de quinze millions de votes.

Les listes seules appuyées par les journaux et par les réunions publiques présentant un minimum de 300 noms différents, auxquels il s'en joint bien une centaine pour les candidatures isolées,

fantaisistes. Voilà donc, au bas mot, quatre cents noms à pointer, quatre cents additions définitives à établir! C'est là, on le voit, une véritable travail d'Hercule. Aussi la constitution des bureaux s'est-elle accomplie avec difficulté. Peu de gens voulaient se dévouer à l'humble et périlleux honneur de passer deux jours autour de l'urne.

Le général Le Flô, ministre de la guerre, vient, dit la *Patie*, de prendre toutes les dispositions nécessaires pour assurer à Bordeaux l'indépendance et la sécurité de l'Assemblée qui va se réunir.

Il est question de constituer une forte division dont le commandement serait donné au général d'Aurelles de Paladine, qui aurait le titre de commandant de la division militaire de la Gironde.

Le même journal assure que le gouvernement vient de ratifier la convention conclue par le général Clinchant avec la Confédération helvétique, et que le ministre de la guerre a félicité le général français sur sa conduite et sur la manière dont il a exécuté sa retraite vers la Suisse et sauvé ainsi un matériel considérable, qui sera renvoyé à la France après la paix.

Le ravitaillement de Paris se poursuit activement. A partir de vendredi, le pain ne sera plus rationné. C'est là un fait heureux à tous égards, car la population commençait à se lasser de faire queue pendant sept ou huit heures pour obtenir un morceau de pain et ce pour arriver à une capitulation. Quelque promptitude qu'on ait mise à envoyer des vivres à Paris, ces vivres n'arrivent pas assez vite au gré de certains individus qui témoignent de leur désir de changer de nourriture en se livrant à des actes scandaleux.

Les effets du bombardement de Paris

Voici le résultat d'une visite faite au faubourg de Grenoble et aux quartiers du Val-de-Grâce et du Panthéon, qui, on le sait, ont particulièrement souffert du bombardement. Les dégâts matériels constatés ne sont guère considérables et pourront être facilement réparés, si tant est qu'on veuille les réparer. La place du Panthéon avait été complètement dévastée, afin d'amortir l'effet des obus. Ceux qui tombaient sur la partie dévastée s'enfuyaient dans le sable et ne faisaient que peu de mal. Il faut croire que l'autorité ne craint plus la visite des obus, car déjà on procède au repeuplement de la place.

Aujardin du Luxembourg, pour obvier aux effets des obus on avait placé, de distance en distance, des armoires à tas de fumier. Mais ces mesures n'ont été prises qu'après que la première bombe vint tomber dans le Jardin. On s'attendait si peu à voir arriver les bombes jusque-là qu'une grande partie des poudres y avait été cachées et près de ces poudres, une ambulance avait été établie. Inutile de dire qu'on s'est empressé de déloger poudres et ambulance.

Le Val-de-Grâce a eu le triste privilège de recevoir le plus grand nombre d'obus. Plus de 130 de ces projectiles sont tombés dans ce quartier. Une personne des plus honorables, qui habite là, affirme qu'on avait pu constater que chaque fois qu'un obus venait à tomber dirigé sur le Val-de-Grâce, il avait été précédé d'une fusée partie du quartier. On cite, d'ailleurs, de nombreux faits de ce genre qui tendraient à établir que les Prussiens étaient informés dans Paris même du résultat de leur tir.

Sous ce titre: *Une catastrophe*, le *Moniteur universel* du 11 février, publie la dépêche suivante: *Préfet maritime à marine, Bordeaux.*

Accident très-grave sur le chemin de fer entre Bandol et Saint-Nazaire. Explo-

sion d'un wagon chargé de poudre. Plusieurs wagons de voyageurs broyés. Envoyez immédiatement médecine et secours; 60 morts et 109 blessés environ.

Pour copie conforme: Le directeur général délégué, C. LAURIER.

Nous avons reçu d'intéressants renseignements sur l'état où se trouve Strasbourg. Cette ville, impatiemment de secouer le joug allemand, est placée sous le régime du sabre. Les gendarmes exercent une surveillance très rigoureuse sur les communications qui arrivent aux habitants, de l'intérieur de la France surtout, et sur les rapports qu'ils entretiennent avec le dehors. L'entrée et la sortie ne sont pas libres; aux portes, on est tenu de justifier le motif qui vous amène ou vous éloigne.

Les détails que l'on nous donne sur les effets du bombardement concordent avec ceux que nous avons reçus et publiés pendant son cours même. La bibliothèque est complètement détruite, et malheureusement le manque de courage et de décision des deux conservateurs semble avoir été pour quelque chose dans cette catastrophe; les archives de la mairie ont été sauvées.

Ce n'est pas l'évêque seulement qui a intercedé auprès du général von Werder pour obtenir l'autorisation de faire sortir les femmes, les enfants et les vieillards, c'est encore un pasteur protestant; mais le résultat de ses démarches a été le même que celui de l'intervention de l'évêque. Le général prussien a été fidèle jusqu'à la fin à la terrible consigne qu'il avait reçue; il a consenti tout au plus, à laisser sortir un petit nombre de personnes que le pasteur lui désignerait nominativement. Celui-ci, brisé de douleur par cet acharnement inhumain, tomba malade à sa rentrée dans Strasbourg, et succomba quelque temps après. En général, les renseignements que l'on nous donne sur la tenue du corps pastoral protestant ne concordent point avec les nouvelles répandues à Paris par certaines feuilles. La Prusse ne néglige aucun moyen pour gagner les ministres protestants à sa cause, et se servir de leur influence sur la population; elle emploie la corruption, leur promettant une augmentation de 1,000 fr. sur le traitement que leur donne la France, s'ils veulent s'employer à germaniser la ville; jusqu'ici leur conduite a été très patriotique.

Malheureusement, il se confirme que le *Courrier du Bas-Rhin* a passé dans des mains allemandes. Il est rédigé par M. Grün, écrivain allemand distingué. Cet homme, exilé de sa patrie et condamné à mort pour délits politiques, n'avait trouvé un refuge que sur la terre française. Depuis de longues années, il habitait Strasbourg, et nos compatriotes, dont l'hospitalité est devenue proverbiale, l'avaient tiré de la misère et secouru de la façon la plus délicate et avec une générosité qui ne s'est pas démentie un instant jusqu'à ces derniers temps. Il n'a rien trouvé de mieux à faire pour leur témoigner sa reconnaissance que de prendre la direction d'une feuille qui, depuis qu'elle est passée en mains étrangères, insulte à tous leurs sentiments et contrarie toutes leurs sympathies. M. Grün, autrefois républicain enthousiaste et banni de la patrie allemande, à cause de ses convictions libérales, ne travaille plus qu'à une chose: détacher Strasbourg de la république française et lui faire apprécier les promesses de l'empire et du despotisme allemands. Jusqu'ici, à Strasbourg, le moins, le mépris répond à ses efforts; il n'a que très-peu d'abonnés; on se prive de nouvelles plutôt que de lire la prose du patriote allemand.

Le service divin, pour la garnison

protestante, se fait à l'église Saint-Thomas.

La résistance de Paris a fait grand effet à Strasbourg, à tel point que l'on se demande dans cette ville si l'on a été aussi patriotique, et si l'on a fait, toute proportion gardée, les mêmes efforts que la capitale. Tout le monde est d'accord pour faire le plus grand éloge du petit corps de la marine qui a fait partie de la garnison de Strasbourg. Ces 200 hommes ont fait des prodiges de valeur; c'est grâce à eux que la surprise tentée au commencement du mois de septembre, entre la porte des Juifs et la porte des pêcheurs a échoué. (Temps).

LA CAMPAGNE DE L'EST

L'antissementement de l'armée de l'Est, dit la *Gazette de France*, à passé presque inaperçu au milieu de l'émotion causée par la capitulation de Paris, la conclusion de l'armistice et la convocation de l'Assemblée nationale. Il importe cependant que l'opinion se préoccupe des causes d'un désastre qui raje le cri de Sedan, en effet, depuis la marche de Mac-Mahon dans le nord de la France, marche imaginée, comme on sait, par Napoléon III, expédition n'a été entreprise dans de plus mauvaises conditions; dès les premiers jours, il était facile de prévoir qu'elle aboutirait presque infailliblement à une catastrophe.

En envoyant Bourbaki dans l'Est, le ministre de la guerre se proposait un triple but: faire lever le siège de Belfort et ouvrir à nos armées la vallée du Rhin; couper les communications des Allemands avec leur base d'opération en détruisant la ligne de l'E 1, près de Frenard; enfin envahir au besoin le grand-duché de Bade et contraindre l'ennemi à battre en retraite.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer ce qu'un semblable projet avait de chimérique, le concours de plusieurs armées aurait été nécessaire pour en assurer le succès. Ce qu'on ne sait pas, c'est que le plan de cette fatale campagne avait été tracé par un des favoris de M. Gambetta, un jeune ingénieur de 27 ans attaché aux chemins de fer autrichiens, qui avait conquis, dit-on, la confiance du dictateur parce que seul dans l'étrange personnel du ministère de la guerre, il avait des connaissances et des cartes géographiques.

Comme tous les esprits chimériques, M. de Serres et M. Gambetta paraissent avoir combiné leurs plans dans la persuasion intime, non-seulement que l'ennemi ne pénétrerait pas leurs projets, mais encore qu'il jouerait lui-même notre jeu, ne profiterait pas de nos erreurs, ignorerait tous nos mouvements et commettrait, comme à plaisir, toutes les fautes.

On ne songeait nullement qu'une tentative aussi excentrique était pleine de périls et qu'on recommandait, en réalité, l'expédition de Sedan, dans de pires conditions. On oublie surtout que le succès d'une pareille entreprise n'était possible qu'à la condition de donner au général qui en était chargé une armée bien composée, bien approvisionnée, peu nombreuse, mais solide, aguerrie et rompie aux marches rapides.

L'état dans lequel se trouvait l'armée de Bourbaki après une prétendue réorganisation à Bourges n'est un mystère aujourd'hui pour personne. Le général ne se faisait aucune illusion sur la qualité des troupes placées sous ses ordres; il s'était cru obligé par patriotisme d'accepter un commandement qu'il était loin d'avoir recherché; plusieurs personnes ont été témoins à Bourges des angoisses que lui inspirait la situation désespérée, selon lui, de nos affaires.

Son armée, comme toutes celles, que nous avons eues depuis quatre mois, n'était à vrai dire, qu'un rassemblement d'hommes réunis un peu au hasard, sans discipline sérieuse et sans éducation militaire.

De telles armées ne peuvent être employées qu'à la condition de ne s'écarter jamais des règles de la prudence la plus extrême. Il est indispensable avec de pareilles troupes de ne s'avancer que pas à pas en occupant successivement avec des forces suffisantes tous les points stratégiques, de manière à être toujours couvert contre une attaque imprévue, à ne risquer jamais de voir couper ses communications et à assurer, en tous cas, la ligne

de retraite. — Mais il semble que ce soit une maxime fondamentale de la stratégie républicaine que de se laisser pousser à la retraite. Aussi avons-nous vu constamment, pendant cette malheureuse guerre, tous ces échecs se changer en revers.

Sous l'empire, d'ailleurs, d'une surveillance préoccupation, le ministre de la guerre voyait paraître poussé, à cette tentative insensée par la pression de l'opinion publique: des ordres furent donnés; le *Moniteur* et toutes les feuilles officieuses réclamèrent aussitôt une expédition dans l'Est, comme devant assurer le salut de la France. Le manœuvre était grossière; il n'en fallait pas tant pour avoir de nos jours un état-major aussi clairvoyant que celui de l'armée allemande.

Nos mouvements ne furent donc que tenus secrets; on s'en aperçut bien quand, à l'arrivée de nos premiers corps à Combray, on vit les troupes ennemies évacuer aussitôt Dijon et se replier sur Vesoul. M. Laurier signala l'insuccès de Dijon à l'armée de France comme un premier succès de nos armes; c'était, au contraire, un premier et grand échec: il était nécessaire, en effet, pour la réussite de la campagne de marcher rapidement sur Dijon, d'y cerner le corps d'occupation, de s'organiser sur le territoire qu'il ne paraît pas avoir jamais compté plus de 50 à 60,000 hommes, et que, par conséquent, la perte subite de 25,000 soldats aurait mise dans l'impossibilité absolue de nous résister.

De Châlons, l'armée se dirigea sur Bapaume et Baume-les-Dames; les chemins de fer avaient été requis pour l'usage exclusif des troupes; il semblait que cette précipitation devait rendre les transports d'autant plus faciles. Mais, pour les gens inexpérimentés, la liberté d'action la plus complète est toujours un écueil. Conformément aux ordres et instructions du ministre de la guerre, les trains se succédaient au départ avec une rapidité exagérée; il en résulta naturellement, après quelques heures, un encombrement qui ne surprit personne, si l'on songe à la quantité de voitures nécessaires pour transporter une grande armée avec l'immense matériel qu'elle traîne avec elle.

Les lignes étaient couvertes de trains qui ne pouvaient ni avancer ni reculer; sur plus d'un point, les troupes restaient comme consignées dans les wagons, pendant plusieurs jours, sans distribution de vivres, dans une immobilité complète, à quelques heures seulement de la terre de leur voyage. Les convois de vivres subirent les mêmes retards, et, dans cette campagne, comme dans celles qui l'avaient précédée, nos soldats manquèrent constamment de subsistances.

Le *Journal de Rouen*, qui a repris ses publications le 5 février, débute par les détails historiques qui suivent:

Rouen a été occupé le 3 décembre par l'armée prussienne.

Le 5 décembre 1870 restera dans les souvenirs des Rouennais comme un jour de deuil; le récit de cette journée aura dans l'histoire de la ville une page douloureusement écrite, où l'on retrouvera les patriotes que angoissent d'une population généreuse, réduite à l'impuissance de se défendre.

Mais l'histoire impartiale n'aura rien à inscrire d'accusations qui ont essayé de transformer un malheur qui frappait toute la cité en un acte de honte et de trahison. La ville de Rouen n'est pas condamnée à accepter pour aucun des siens une accusation pareille.

Les événements étaient assez importants et assez terribles pour faire faire toutes compétitions de parti, pour empêcher qu'une jalousie d'influence de ville à ville propagée des colonnes qui n'étaient pas seulement un outrage pour les individus, mais qui pouvaient entacher l'honneur de pays. Comment se fait-il qu'on n'ait pas su le comprendre?

Il ne faut pas qu'un seul Rouennais, après les malheurs que nous venons d'évoquer, puisse accuser la cité d'infamie; la vérité se lèvera pour proclamer, dans sa puissance et dans sa force, que cette accusation n'est pas méritée.

La ville de Rouen a été occupée par une armée et anglaise; voilà le fait vrai. Mais contrairement à ce qui a été dit et écrit faussement:

La ville n'a pas capitulé à prix d'argent, ni à aucune autre condition.

une forte dose d'opium à tuer un buffle, s'arma de deux cricks malais, aux lames empoisonnées, et se précipita, comme un furieux, dans les rues de la ville; on peut dire que seul il mit en fuite toute une population, malgré un feu prolongé de mousqueterie dirigé sur lui par des soldats maladroits. Bantam atteignit le grand canal, toujours poursuivi par la garnison, s'y élança intrépidement, nagea entre deux eaux et gagna la rive opposée, où se trouve la belle habitation de Palmer. Là, se blottit dans des massifs d'ébéniers et de boadbahs, et vécut quarante jours avec les singes maraudeurs, sans que les hommes de justice aient pu s'emparer de lui. Après cette campagne, il gagna la côte par les cimes des arbres, la suivit jusqu'à Solo, et joignit un navire français, où il fit la connaissance de Surcouf.

— C'est un vrai démon incarné! remarqua le comte.

— Devinez-vous le reste, maintenant demanda la jeune femme d'un ton timide? et mystérieux.

— Mais... madame... à peu près, répondit le comte avec un certain embarras pudique. Me permettez-vous d'achever?

La comtesse fit un signe affirmatif.

— Ce Bantam, reprit Raymond, ne m'a pas l'air d'être un chevalier français... Il s'est mis dans la tête quelque passion équinoxiale, et probablement il était devenu très-inquiétant pour vous

et troublait votre repos à bord du *Malaca*.

La jeune femme fit le signe qui veut dire: Vous avez compris, et elle ajouta: — Tous les jours, je me plaignais à Surcouf des obsessions, ennuyeuses de Bantam; et Surcouf, qui attendait toujours le galion anglais, me disait: — Si la Providence nous est favorable, nous aurons bientôt la rançon de votre mari, et je vous débarquerai...

Et le galion de la Compagnie ne se montrait jamais, et Bantam me paraissait chaque jour plus intolérable... et même plus dangereux... car ces sortes de démons deterrre ne redoutent rien ni des hommes ni de Dieu. J'avais des jours remplis d'armature et des nuits pleines de terreurs. Enfin Surcouf, touché de mes plaintes continuels, me dit: — Il y a sur la côte de Samarang cinq colons européens et un gentilhomme français émigré, tous honnêtes gens et très-hospitaliers: voulez-vous aller vous mettre sous leur protection? Je vous ferai débarquer par une nuit sombre, avec ma petite chaloupe, confiée à deux marins discrets, et pendant le sommeil de Bantam. Vous me promettez de garder le silence sur le *Malaca*, sur moi, sur Bantam, que je ne veux pas signaler au gouverneur, à cause des services qu'il m'a rendus et qu'il me rend... Toutefois, si vous jugez la chose nécessaire, vous pouvez divulguer votre secret au comte Raymond de Clavières, mon compatriote...

— Et j'ai cru le moment venu...

— Madame, dit le comte ému aux larmes, je vous remercie de votre confiance; elle ne sera pas trompée... Maintenant, permettez-moi de vous faire une question... Vous venez de me dire une phrase très-mystérieuse... *J'ai cru le moment venu*... Ai-je le droit d'espérer que la confidence sera complète?

— Oui, monsieur le comte, elle le sera...

— Madame, ma reconnaissance et ma vie sont à vous.

Monsieur le comte je suis sous l'obsession d'une idée épouvantable... Je connais Bantam; cet homme est capable de tout... Sapénétration est diabolique et ferait croire au pouvoir des antiques magiciens de Java... Il devinera l'asile que Surcouf m'a donné.

— Eh bien, nous le recevrons, ce petit diable; mais pas avec de l'eau bénite. je vous le promets, interrompit le comte Raymond en riant.

— Je le sais, dit la comtesse en serrant la main avec une expression de regard qui révélait l'angoisse, je le sais, et ce jour-là, croyez-le bien, la comtesse Aurore de Despremons ne restera pas en arrière!... Mais voici ce qui m'inquiète à m'enlever tout repos nuit et jour... ce corsaire que nous avons vu aux prises avec un navire marchand, c'est le *Malaca*! j'en suis sûr! mais le *Malaca* repoint et pour ainsi dire déguisé.

— Ceci mérite encore une explication, dit le comte.

— Quant on a passé plusieurs mois à bord d'un navire reprit la comtesse, on connaît sa physionomie, ses allures, sa démarche, son galbe pour ainsi dire, comme on reconnaît un ami intime sous le déguisement d'un bal. Or, je reconnus mon *Malaca*...

— Eh bien? fit le comte.

— Eh bien! il y a un malheur affreux sous ce mystère, reprit la jeune femme avec l'émotion la plus vive Bantam ne m'ayant plus retrouvée à bord a fait révoquer l'équipage, et le brave Surcouf est assommé. Ce sont là des accidents très-ordinaires sur l'océan Indien.

— Madame, dit le comte, il est toujours temps de se désespérer et de pleurer ses amis. La conjecture paraît sans doute raisonnable, mais ce n'est qu'une conjecture. Attendons. Il me semble que Surcouf n'est pas homme à se laisser égarer comme un mouton.

— Tout un équipage contre lui! dit Aurore.

— Oh! impossible! impossible! madame. Surcouf avait à son bord, sur vingt-cinq hommes d'équipage, quinze Bretons.

— De quelle époque parlez-vous?

— Il y a six mois environ, madame. — De ces quinze marins, quinze héros, dix sont morts glorieusement, et n'ont pas été remplacés... Vous comprenez bien que Surcouf ne peut se recruter, quant il le veut, à Nantes, à

Brest ou à Saint-Malo, son pays. Le reste de son équipage se compose de Malais et de négals. Un navire de corsaire n'est pas un couvent. On ne choisit pas, on prend au hasard.

— C'est juste! remarqua le comte.

— Et Bantam, comme je vous l'ai dit a un ascendant merveilleux sur la grande majorité de ces marins du *Malaca*.

— Vos craintes me paraissent trop fondées... et en effet, j'avais cru d'abord, moi aussi, reconnaître le *Malaca* dans le combat de l'autre jour.

— Ce Bantam est si rusé reprit la comtesse Aurore... et maintenant, puisque nous sommes sur le chemin des conjectures, je pense... Bantam nous aurait déjà rendu une visite hier au soir ou cette nuit; mais il a fait une prise, et a coupé sur il a fait une descente à Samarang après la vente du galion.

— C'est encore très-présumable, dit le comte.

— Je suis naturellement si préoccupé de la position que je vous ai faite, à vous et à vos amis les colons mes protecteurs qu'il m'est impossible de songer à tous mes autres sujets d'inquiétudes. Avant tout, il faut penser au présent. Dieu aura soin de l'avenir, si cela est dans sa volonté sainte.

(La suite à un prochain numéro.)